

Fritsch Alfred, *Dekadenz im Werk Arthur Schnitziers*, Herbert Lang – Bern Peter Lang – Frankfurt/M., 1974, 278 p.

Hans-Jürgen Grief

Volume 9, numéro 3, décembre 1976

Littérature et philosophie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500423ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500423ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grief, H.-J. (1976). Compte rendu de [Fritsch Alfred, *Dekadenz im Werk Arthur Schnitziers*, Herbert Lang – Bern Peter Lang – Frankfurt/M., 1974, 278 p.] *Études littéraires*, 9(3), 606–608. <https://doi.org/10.7202/500423ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Ne limite-t-il pas surtout la portée de l'analyse ? Que penser de l'euphonie comme idéal esthétique du discours poétique (p. 51) ? Que penser des commentaires concernant la lecture des textes ? S'il est exact que la seule lecture vraiment satisfaisante soit celle que l'on exécute soi-même, parce qu'elle permet de « ressentir intimement la charge phonétique » des vers lus (p. 32), n'aurait-il pas fallu préciser, comme l'a fait André Spire et certains psycholinguistes, que même la lecture silencieuse, parce que nécessairement musculaire, provoque cette réaction ? Etc.

Mais la principale question, à mes yeux, demeurerait celle-ci ; comment se peut-il qu'un ouvrage bien documenté, truffé de notations souvent très justes et mené point par point avec une honnêteté portée au scrupule, n'ait pas su déboucher sur quelque découverte originale ? Faut-il vraiment croire que le sujet des sonorités en relation avec le texte poétique soit un sujet maudit ?

Jeanne DEMERS,

Université de Montréal

FRITSCHÉ Alfred, **Dekadenz im Werk Arthur Schnitzlers**, Herbert Lang — Bern Peter Lang — Frankfurt/M., 1974, 278 p.

Dans sa table des matières, Fritsche promet au lecteur un véritable régal : après un survol à propos de la littérature décadente en Europe à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, il place Schnitzler dans le contexte viennois pour continuer avec une analyse des personnages décadents (le dandy, l'esthète, l'aventurier vieilli, la société décadente à Vienne vers la fin du siècle, l'officier de l'armée « K. u. K. », l'aristocrate, la haute bourgeoisie). Suit

l'étude des motifs les plus importants de cette époque littéraire comme l'ambiance d'une époque qui touche à sa fin, l'illusion et la réalité, l'importance de la mort. Le dernier chapitre parle du monologue intérieur et de la pièce en un seul acte.

Malheureusement, le lecteur se voit déçu dès les premières pages ; l'introduction n'est pas une analyse historique du mouvement « fin de siècle », mais elle consiste en des considérations peu originales à propos de quelques travaux considérant la décadence et l'œuvre de Schnitzler. Suit un chapitre qui se veut le résumé de la littérature décadente en Europe à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Ce survol n'apporte ni de nouveau, ni de concis. L'auteur nous parle surtout de Baudelaire, de Nietzsche et de Wagner dans des formules souvent agaçantes<sup>1</sup> et sans révéler comment les demandes contradictoires des deux derniers auteurs pouvaient être conciliées sous Hitler. Ce qui énerve davantage, ce sont des constatations qui trouvent leur justification beaucoup trop tard<sup>2</sup>.

En parlant de Schnitzler et de Vienne à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, Fritsche se fixe, entre autres, un but dangereux : il veut démontrer que Schnitzler lui-même n'a pas été un décadent. Bien qu'il souligne à maintes reprises le désir de considérer séparément l'œuvre et la personne de S., l'auteur a choisi un titre bien clair pour son étude *Décadence dans l'œuvre de A.S.* Que S. ait été un décadent ou non est un sujet pour des psychologues et non pas pour cette étude.

<sup>1</sup> « Baudelaire représentait la décadence tout court » (p. 13).

<sup>2</sup> Ex. : « La décadence en Autriche est différente de celle trouvée en Scandinavie ou en France » (p. 38).

Jusqu'au chapitre III, donc, rien de nouveau sur la décadence, presque rien sur les origines de sa thématique, ses origines, et un début d'analyse qui s'annonce dangereux. Et voilà que tout change, et justement quand Fritsche démontre l'attitude de S. envers la psychanalyse. Il replace, adoucit et évite les surinterprétations des relations de S. avec Freud qui étaient à l'ordre du jour dans les travaux touchant ce problème (cf. Beharriell, F.J. : « Schnitzler, Freuds Doppelgänger », in : *Literatur und Kritik* 19, 1967, pp. 546-555). L'attitude paternelle ou amicale de S. envers les autres auteurs du Jung-Wient : — Hofmannsthal, Kraus, Beer-Hofmann et leurs difficultés avec le judaïsme — est analysée de façon convaincante.

Fritsche poursuit avec une étude des personnages proprement dits « décadents ». L'auteur se base sur « Der Geist im Wort und der Geist in der Tat » de S. et en démontre les résultats d'une valeur douteuse. Le dandy, prototype de la décadence, est illustré par une excellente étude du caractère d'Anatol. Il est surprenant, toutefois, que Fritsche ne consacre guère plus que quelques lignes au grand modèle du dandy : Jean des Esseintes<sup>3</sup>. Dans le paragraphe consacré à l'esthète, l'auteur se base avant tout sur « Der Schleier der Beatrice ». La distinction entre l'esthète et le dandy reste peu claire malgré la définition de Obenauer, et ce que nous lisons à propos de D'Annunzio est nettement insuffisant. Une définition des différences entre les deux types aurait été beaucoup plus simple avec un ou deux

exemples pratiques : Dorion Gray et des Esseintes. Le personnage du dandy à la fin de ses jours est clairement défini, par contre, dans le héros de « Casanovas Heimfahrt ». Fritsche apporte du nouveau en s'efforçant d'éclaircir le personnage de Casanova par des moyens psychanalytiques.

L'étude de la société décadente à Vienne vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle se trouve délibérément tranchée du chapitre précédent; Fritsche s'occupe exclusivement des personnages possédant le « Lokalkolorit à la viennoise ». Avec beaucoup de précautions et par des formules prudentes, il mène le lecteur à son but : celui de démontrer qu'à Vienne la décadence a su créer un type tout à fait propre à l'atmosphère de Vienne. Les remarques faites à propos de « Leutnant Gustl », « Spiel im Morgengrauen », « Der Weg ins Freie » sont pertinentes et convaincantes, surtout dans le paragraphe qui s'occupe des relations changeantes entre l'aristocratie et la haute bourgeoisie.

Le chapitre « Les motifs de la décadence » reprend bon nombre de considérations des pages précédentes, la lecture devient moins aisée. Il est surprenant aussi que Fritsche ne tire aucun lien entre la « monarchie mourante » de Vienne et le deuxième Empire en France (p. 171) et qu'il laisse intouché le thème de l'hermaphrodite (cf. citation p. 172 de « Épisode »). D'autre part, il fournit une excellente analyse d'une scène de « Der einsame Weg » où il démontre les éléments d'une atmosphère d'automne et de mort.

<sup>3</sup> Le roman de Huysmans manque dans la bibliographie, comme d'ailleurs toutes les œuvres en langue anglaise; des décadents en France, seuls Baudelaire, Valéry, Verlaine et Zola sont mentionnés.

<sup>4</sup> Dans « Der Weg ins Freie », l'auteur aurait dû faire le rapprochement entre l'œuvre de S. et d'autres modèles européens, surtout français.

La meilleure partie du livre est sans doute celle où Fritsche parle des thèmes de l'illusion et de la réalité. Ses considérations touchant « Der grüne Kakadu » — œuvre apparemment si étrangère au génie de S. — apportent du nouveau à la compréhension de l'auteur autrichien : en liant à « Der grüne Kakadu » la « Traumnovelle » et « Das Tagebuch der Redegonda », il devient évident comment les philosophies de Ernst Mach, de Schnitzler et de Pirandello avec son « Sei personaggi in cerca d'autore » sont liées entre elles et combien elles ont influencé avec ce qu'on appelle aujourd'hui « il pirandellismo » des auteurs comme Anouilh ou Genet. Le thème de la mort, illustré dans une étude de « Sterben », est analysé de façon subtile; la mort est réprimée dans l'œuvre de S., elle est remplacée par ce moment interminable qu'est l'état du mourant. Fritsche termine son livre avec un chapitre où il met en relief l'utilisation du monologue intérieur et la valeur de la pièce en un seul acte chez S.

*Dekadenz im Werk Arthur Schnitzlers* s'avère après un début plutôt agaçant, comme une très bonne et solide introduction à l'œuvre de S. Bien qu'elle apporte peu de nouveau et qu'elle manque souvent d'attitude critique, elle fait comprendre le pourquoi et le comment des thèmes chez S. résultant de ce qu'était Vienne à la fin du siècle dernier. Le lecteur aurait souhaité un registre, il est étonné de ne pas trouver dans la bibliographie les travaux des Binni, Carter, Petriconi qui ont déjà dit l'essentiel au sujet de la décadence en Europe. Qu'il soit permis de faire encore une remarque quant aux néologismes dans le livre : « dahinserbeln » (pp. 143 et 179), « Timidität » (p. 150). « Desaster » (p. 160), « resignativ » (p. 168) et d'autres encore

font bien du tort au ductus soigné de l'écriture de l'auteur.

Hans-Jürgen GREIF  
*Université Laval*

STEGMANN A., **L'Héroïsme cornélien, Genèse et Signification**, Paris, Colin, 1968, 2 tomes, 1006 p.

Rappelons d'abord que cet ouvrage est paru il y a huit ans et bien des lecteurs sans doute en connaissent déjà la documentation minutieuse, non seulement sur Corneille lui-même, mais sur toute la France et l'Europe intellectuelle de son temps.

Les années écoulées qui nous font porter sur les recherches de M. Stegmann un regard perspectif, nous permettent d'assurer que son livre de Genèse porte en lui le matériau de plusieurs livres riches et neufs, également curieux et enthousiastes, où le lecteur trouverait synthèse de connaissances multiples. Car il risque ici de s'égarer dans la multiplication de points de vue suggestifs et le détail descriptif des œuvres citées.

L'ouvrage se compose de trois grandes parties : la première, intitulée « Corneille et la vie littéraire de son temps » révèle en particulier ce qu'était la vie intellectuelle à Rouen, jusqu'alors moins bien connue, dans les années 1600-1620, la fidélité de Corneille aux Jésuites (important pour son théâtre), ses relations avec les Campion, ennemis de Richelieu (et l'on sait quelles furent les relations du poète et du Cardinal), l'histoire, plus connue, des luttes des Marais, des luttes des clans littéraires, l'Histoire tout court, avec les figures de mécènes plus ou moins sympathiques à Corneille : Mazarin, Séguier, Fouquet, Colbert.